

GEORGIA MAKHLOUF

*Itinéraire d'un écrivain arabe**Conversations avec Hanan Al Shaykh*

Elle a commencé à écrire très jeune, vers l'âge de dix ans. Elle se souvient que très petite, elle avait besoin de fixer ses souvenirs, de se donner des preuves tangibles que certaines choses importantes avaient vraiment existé et n'étaient pas le simple fruit de son imagination. Par exemple, lorsqu'elle se rendait chez une tante qu'elle affectionnait tout particulièrement, elle déposait dans une cachette connue d'elle seule une allumette sous une pierre. Qui lui permettrait de vérifier, lors de son passage suivant, qu'elle avait bien été là auparavant.

Elle se souvient aussi d'une visite chez sa mère qui était, ce jour-là, à la montagne. Elle se souvient que pendant qu'elle prenait son bain, tout entière dans le plaisir de l'eau chaude sur sa peau et de la mousse de savon sur ses mains et sur son corps, la voix de sa mère lui parvint à travers la porte. Une voix incroyablement chaude et mélodieuse et qui chantait Asmahan, *Toi qui dors (Ayyouha al na'em)*. Ces sensations heureuses et qui s'imprimaient en elle, elle voulait les garder intactes. Mais cette fois-ci, elle n'eut pas recours au même procédé qu'habituellement, celui qui consistait à laisser de son passage une trace matérielle sous la forme d'un objet caché. Elle se mit à écrire. Ce fut là son premier texte. Elle écrivit donc pour la première fois pour combattre l'oubli, pour donner une réalité tangible à des sensations qui auraient pu rester fugitives, flottantes, et s'évaporer ensuite comme les bulles de savon de son bain.

Elle éprouvait ainsi à l'âge de dix ans ce que d'autres mettent longtemps à découvrir, que les mots ont le pouvoir de garder les choses vivantes, et plus encore de leur donner vie, de les faire exister, de les mouler dans une forme matérielle tangible qui s'inscrit dans le temps et dans l'espace. Et que cette forme est plus durable, plus vive, plus puissante que de fragiles souvenirs imprimés dans la mémoire, et donc forcément éphémères, menacés. La petite fille conserva longtemps le texte qu'elle avait écrit ce jour-là, le jour de sa

visite chez sa mère. Elle le relisait souvent. Et ce texte renouvelait en elle la sensation de bonheur à chaque lecture.

Vers 14 ou 15 ans, elle commença à écrire dans les pages d'une rubrique consacrée à la vie étudiante d'un quotidien. Son premier texte publié s'intitulait *De l'ennui (Ana wal malal)*. Par la suite, les textes suivants livraient ses réflexions sur les expériences marquantes qu'elle vivait, ou sur le monde qui l'entourait. Elle se souvient par exemple du texte qu'elle écrivit un jour que son frère, la trouvant assise à la terrasse d'un café en compagnie d'une amie, l'empoigna par la main pour la faire sortir contre son gré et la ramener à la maison. Il estimait qu'une jeune fille ne doit pas ainsi s'attabler dans un café, que cette liberté d'agir doit être réservée aux hommes. Premier texte de révolte, premier texte d'une prise de conscience féministe.

Son premier roman porte à nouveau la marque de sa mère. Une mère qui finalement l'obsédait à son insu et bien plus qu'elle ne pouvait l'admettre alors. C'était un roman de trente pages qui avait pour titre *Doucement maman ! (Mahlan ya oummah)*. Sans doute une première tentative de donner une vie éternelle à cette mère qui sera, plusieurs années plus tard, le sujet de *Toute une histoire (Hikayati charhon yatoul)*.

Le fils de ses voisins était un grand lecteur. Bien qu'il fût de milieu social modeste et sans diplôme, simple conducteur de train de son état, Ali Dirani, puisque c'est là son nom, lisait beaucoup et lui prêtait des livres. Elle se souvient particulièrement des traductions arabes des livres de Stefan Zweig. Parmi les lectures qui la marquèrent un peu plus tard, elle cite volontiers *Bonjour tristesse* de Sagan, et *Le mépris* de Moravia. C'est ce dernier livre pense-t-elle qui lui inspirera l'adoption du point de vue masculin dans son roman *Suicide d'un homme mort (Intihar rajoul mayyet)*. Choix audacieux à une époque où les féministes arabes commençaient à donner de la voix et à publier leurs premières œuvres marquantes. Elles subissaient souvent de virulentes critiques et Hanan envisagera ce choix énonciatif comme volonté de donner plus de force à son écriture. L'époque était à l'existentialisme, à une esthétique de l'ennui et de la lassitude et à la cigarette. Et Hanan a 17 ans.

Sa rencontre avec Ounsi El Hajje sera déterminante. À l'époque, Hanan écrit pour la presse et El Hajje est l'étoile montante d'un nouveau langage poétique. Elle le reconnaît un jour alors qu'elle traverse Souk Sursock et spontanément, elle l'aborde. Il l'encourage à poursuivre son chemin d'écriture. Elle se souvient qu'il notera pour

elle sur une feuille de papier toutes les lectures qu'il lui recommande. Et il lui soufflera le thème de ses prochaines chroniques : les premières histoires d'amour des hommes politiques libanais. Elle s'absorbe donc dans l'écriture journalistique jusqu'en 1975 où elle publie *Le cheval du diable* (*Faras al chaytan*). Sa personnalité littéraire s'est affirmée, elle creuse son sillon, mais elle n'a pas encore trouvé sa voix.

Un certain nombre de livres marquants jalonnent son itinéraire d'écrivain, qu'il n'est pas possible de citer exhaustivement. Mais trois d'entre eux méritent qu'on s'y arrête. Leïla Baalbaki et son *Je vis* (*Ana ahya*) est le premier d'entre eux. Baalbaki avec sa révolte et son refus des conventions, Baalbaki avec sa colère, Baalbaki avec son écriture qui s'autorise un rapport nouveau à la langue, le mélange du parler et de l'écrit, l'usage de mots appartenant habituellement à la sphère privée et qui accèdent à la sphère publique, tout cela représente une liberté nouvelle et ouvre des horizons dont il faut s'emparer. Tayyeb Saleh est également un écrivain qui imprime sa marque sur la littérature arabe. Son ouvrage *Saison de la migration vers le nord* (*Maousam al hijra ilal chamal*) provoque chez Hanan un choc esthétique : sa capacité à écrire la terre, la poussière, la chaleur, les mouvements du Nil, calmes ou tourmentés, tout cela crée une atmosphère sensuelle, profondément novatrice dans la langue arabe. Un livre où les éléments occupent le devant de la scène, un livre qui lève le rideau sur une catégorie sociale jusqu'alors absente, celle des pauvres et des travailleurs, un livre enfin dont l'écriture inventive bat au rythme du sens, tout cela constitue les fondements d'une voix nouvelle et qui résonne intimement pour Hanan. Elle a la conviction qu'on n'écrira jamais plus de la même façon avant et après Saleh. Citons enfin Faulkner, *Le bruit et la fureur*. Hanan estime que la première phrase de *Histoire de Zahra*, c'est à Faulkner qu'elle la doit. Lorsqu'elle écrit : « Nous nous tenions derrière la porte, toutes tremblantes », elle s'autorise de cet écrivain qui a amplement sondé les secrets enfouis derrière les portes. Hanan raconte que lors d'une conférence dans le Mississippi, on lui proposa de visiter la maison de l'écrivain. El l'odeur de cette maison, odeur d'humidité, d'herbes sauvages et de cendres, odeur de Sud, c'était l'odeur de sa propre maison d'enfant.

Sa voix d'écrivain, c'est *Histoire de Zahra* qui va permettre à Hanan de la trouver, c'est-à-dire la double expérience fondatrice de la guerre et de l'exil. La guerre civile libanaise, on le sait, a produit un véritable tremblement de terre dans le système politique, social et culturel du Liban, faisant vaciller les fondements d'un vivre ensemble qui paraissait fonctionner jusque-là, secouant dangereusement la

charpente du système de valeurs des groupes, des communautés, des familles et des individus. Et l'onde de choc s'est propagée dans tout le monde arabe. La guerre a également jeté sur les routes des individus de tous milieux et de tous âges, brisant des familles, rompant des liens, fragilisant profondément des hommes et des femmes. Cette expérience, Hanan en tire la matière de ce roman violent, âpre et juste. Elle l'écrit à Londres. Car pour être capable de vivre ailleurs, dit-elle, pour parvenir à se trouver une place au milieu de ces visages étrangers, il lui faut savoir d'où elle vient, et comprendre qui elle est et pourquoi il lui arrive ce qui lui arrive.

Lorsqu'elle marche seule dans les rues de Londres, elle n'est pas seule en réalité. Elle transporte le Liban sur ses épaules, le Sud ravagé, Beyrouth blessée, fendue en deux par la fameuse ligne de démarcation. Lorsqu'elle lit les panneaux et affiches publicitaires, se profilent, derrière les noms des marques anglaises, les noms équivalents des produits libanais. Au lieu de « *Wallace ice cream* », elle lit « *Williams ice cream* », les fameuses glaces au lait et au chocolat, fierté de la production locale. Et l'heure à laquelle Beyrouth lui manque le plus est l'heure du coucher du soleil. Cette heure que ponctuent toujours l'appel à la prière, les couleurs zébrées d'un ciel qui s'empourpre et les envolées désordonnées des pigeons urbains.

Le processus d'écriture est long, fort et puissamment mobilisateur de toutes ses ressources personnelles et mémorielles. Hanan écrit avec rage et passion. Elle écrit, mue par une nécessité intérieure. Elle ne sait pas si elle va être publiée mais Beyrouth et le Liban tout entier sont menacés de disparition et il y a urgence. Urgence à consigner par écrit ce qui risque de disparaître, urgence à mettre des mots sur les peurs, les angoisses et les inquiétudes pour tenter de les rendre vivables, urgence à incarner dans l'écriture ces expériences certes douloureuses mais néanmoins uniques, de citoyens ordinaires aux prises avec la folie meurtrière. Hanan écrit avec violence. La prise de conscience qui accompagne l'écriture est capitale. Des peurs et des tristesses anciennes resurgissent qu'il lui faut apprivoiser. Et sur lesquelles se superposent des peurs nouvelles, celles engendrées par les obus et les francs-tireurs. La guerre et l'exil ont agi comme des tamis, séparant l'essentiel et l'anecdotique, faisant le tri entre l'éphémère et ce qui serait appelé à rester, à transcender le contingent. La guerre et l'exil ont fait couler beaucoup d'encre, libanaises ou autres, mais ont donné naissance à peu d'écrivains. Hanan est de ceux-là.

Dans les années qui suivent, Hanan séjourne dans différents pays arabes, dont l'Arabie Saoudite - où elle écrit *Femmes*

de sable et de myrrhe (*Misk al ghazal*) -, le Yémen ou la Tunisie. Elle s'établit néanmoins de façon durable à Londres et connaît d'ailleurs un succès grandissant auprès du public britannique et, plus généralement, du public anglophone. Nous évoquerons à diverses reprises la question du lectorat auquel elle s'adresse, auquel elle pense en priorité lorsqu'elle écrit ; et la question de l'influence sur elle de cet éloignement géographique du monde arabe, et des possibles changements de perspective qu'il peut induire dans son écriture, sur ses choix thématiques ou de point de vue. À quoi elle répondra toujours qu'elle est, et reste, un écrivain arabe avant tout. Un écrivain arabe parce que Hanan vit en arabe. Son lien à la langue est viscéral, charnel, indissociable de qui elle est. « Nous cheminons ensemble, me dit-elle. Cette langue me fait et je la fais à mon tour, lui imprimant ma marque. Il m'est impossible de m'en séparer. Je ne peux pas envisager d'écrire dans une autre langue, en anglais par exemple ». Elle raconte volontiers mille histoires d'amour avec sa langue, comme la découverte des *ad dad*, ces mots qui recouvrent deux significations opposées, ou les déclinaisons de mots à partir d'une même racine qui enchantèrent son oreille d'enfant. « *Al nar wal nour* » (le feu et la lumière) disait l'enseigne du magasin d'électricité qui se trouvait en bas de chez elle à Beyrouth. Et cette enseigne la fascinait.

Pour les travaux de commande destinés à la scène théâtrale anglaise, elle écrit en arabe et s'associe étroitement au travail de traduction par la suite. C'est dans cette langue qu'elle se sent chez elle. Quand elle prend l'avion et qu'elle voit, écrit en arabe sur les petits sachets des plateaux-repas, les mots *milh*, *bhar* ou *mandil al tartib* (sel, poivre, serviette rafraîchissante), elle sait qu'elle est rentrée à la maison. Et aucune musique ne l'apaise jamais autant que la voix d'Asmahan, aucune mélodie ne la fait autant voyager que les mélodies arabes. Les personnages qui viennent à elle sont Arabes eux aussi, qu'ils vivent dans le monde arabe ou ailleurs. Dans *Londres mon amour* (*Innaha london ya aazizati*), il s'agit de personnages en exil, mais ils sont aux prises avec des questionnements concernant leur identité arabe. « Tous les sujets qui m'importent vraiment sont des sujets en lien avec le monde arabe. Je ne me vois pas écrire sur autre chose. »

Elle est un écrivain arabe enfin, parce qu'écrivant l'histoire de sa mère, elle s'est replongée dans le Liban et le monde arabe des années trente, ses musiques et son cinéma, et elle s'est rendu compte à quel point ses propres racines s'abreuvent à ces sources-là, à quel point elles la nourrissent et depuis longtemps. Sa mère, raconte-t-

elle, lui avait à plusieurs reprises demandé d'écrire son histoire. Plus elle prenait de l'âge plus elle était tourmentée par la culpabilité, celle d'avoir abandonné ses enfants, alors que Hanan et sa sœur avaient respectivement six et dix ans. Elle avait besoin de s'expliquer et d'être pardonnée. À cette époque, Hanan s'était beaucoup rapprochée d'elle, et jamais elle ne lui faisait sentir qu'elle lui en voulait, qu'elle était en colère ou amère. Néanmoins, elle ne ressentait pas le besoin de l'entendre raconter son histoire. Il lui semblait qu'elle savait ce qu'il y avait à savoir là-dessus et que les histoires des autres l'intéressaient davantage. Sa mère, pourtant, insistait. Elle reconnaissait des fragments de sa propre vie dans plusieurs des livres de Hanan, des aspects de son propre caractère sous les traits de ses personnages. Et elle estimait que Hanan ne lui rendait pas justice, qu'elle utilisait son histoire sans lui donner la possibilité de dire son point de vue. La mère de Hanan était analphabète mais elle connaissait tous ses livres en détail. Elle avait demandé qu'on lui en fasse lecture. Et puis un jour, de guerre lasse, elle a menacé de charger quelqu'un d'autre, que Hanan estimait sans talent aucun, d'écrire son histoire. Hanan s'est alors décidée.

« Nous avions, raconte Hanan, de longs entretiens.

Je l'écoutais attentivement, prenais quelques notes, mais je n'enregistrais rien. Il lui arrivait de se souvenir de nouveaux éléments et de me téléphoner en pleine nuit pour me les raconter. Il lui arrivait aussi de regretter de m'avoir dit certaines choses, celles par exemple qui dépeignaient avec une certaine crudité la pauvreté dans laquelle elle avait grandi. Pour la rassurer, j'ai rédigé ces chapitres-là très rapidement et je lui en ai fait la lecture au téléphone. Elle les a trouvés très beaux et elle a accepté qu'ils soient publiés. »

Dans ce projet qui était le sien, sa mère était portée par la volonté de transmettre un message essentiel à ses yeux : l'absolue nécessité de l'éducation des filles. Mais ce qui a été pour Hanan tout à fait incroyable dans cette aventure, c'était de découvrir que sa mère était, à proprement parler, un écrivain. « La façon dont elle s'exprimait était surprenante, avec un sens aigu de la formule, un souci permanent du détail juste, une mémoire des sensations tout à fait exceptionnelle et qui donnait de la chair à son récit. Ma mère était écrivain, mais elle était analphabète. Il fallait donc que quelqu'un prenne la plume pour elle et c'est ce que j'ai fait. »

On connaît la suite, un livre remarquable, qui suscite un écho immense dans le monde arabe, traduit en anglais et qui vient de paraître en français.

Évoquons pour finir son travail en cours. Il s'agit d'une ambitieuse adaptation théâtrale des *Mille et une nuits*. Ce travail qui

la passionnée a nécessité de sa part la lecture de différentes versions intégrales de ce texte que finalement, dit-elle, « *nous connaissons si mal, alors qu'il fait intimement partie de notre patrimoine culturel* ». Cette aventure d'écriture est l'occasion pour elle de prendre conscience à quel point les expressions, proverbes, et récits qu'elle rencontre au fil de ses lectures font intimement partie d'une culture « dans laquelle nous baignons au quotidien mais souvent à notre insu. Nous ne savons pas à quel point nous sommes influencés par les Mille et une nuits ». Redécouverte jouissive pour elle, donc, que celle de ce monument de la littérature, certes persane et indienne aussi, mais tellement arabe.

Elle comprend mieux à présent, dit-elle, le statut de la femme en Orient, les peurs qu'elle suscite, surtout quand elles ont trait à la sexualité - et qui expliquent que l'on veuille lui mettre le mors aux dents, l'enfermer et la voiler - et l'ambivalence du regard porté sur elle. « Les femmes dans les Mille et une nuits sont ingénieuses et d'une grande intelligence, mais souvent aussi fourbes, malignes et, somme toute, toujours coupables. Ce sont elles qu'on punit quand bien même ce sont les hommes qui commettent les fautes. » Mais le bonheur tient également à une nouvelle lecture qu'elle fait à présent de la figure féminine essentielle de ce recueil, celle de Shéhérazade. « Shéhérazade ne voulait pas seulement sauver sa peau et celle des autres femmes menacées. Elle incarne une authentique figure d'écrivain, obsédée par ses histoires, tout entière prise par sa passion de raconter, de construire son récit. »

Shéhérazade est donc un beau portrait de femme écrivain, qui croit au pouvoir des récits, et qui, absorbée dans son projet de création littéraire, ne craint plus ni le caprice des hommes, ni l'arbitraire de leurs comportements, ni la proximité d'une mort certaine. En cela, la petite fille de dix ans qui garde au fond de sa poche une feuille de papier sur laquelle elle a écrit un moment de bonheur, cette petite fille qui lit et relit cette feuille chaque fois qu'elle a peur, a trouvé en Shéhérazade une grande sœur et un chemin à suivre.

GEORGIA MAKHLOUF est écrivain, enseignante, animatrice d'ateliers d'écriture et journaliste libanaise. Elle a publié plusieurs œuvres, notamment *Les grandes religions* (Casterman, 1985), *Éclats de mémoire : Beyrouth, fragments d'enfance* (Al Manar/Alain Gorius, 2006) pour lequel elle reçut le prix France/Liban, *Les hommes debout : dialogue avec les Phéniciens* (Al Manar/Alain Gorius, 2007) pour lequel elle a reçu le prix Phénix (Aleph éditions, 2009) et *Le Liban et la mer* *Les écouter écrire* (François Bon éditeur sur www.publie.net, 2010). Elle vit entre Paris et Beyrouth. Elle est membre du comité éditorial de *L'Orient littéraire*.